

Catherine Delors, *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*

Éditions Héloïse d'Ormesson, 2022

Londres, ce 25 janvier 1815

J'ai lu dans les journaux ce matin que Louis XVI et Marie-Antoinette ont été exhumés de l'ancien cimetière de la Madeleine. Les dépouilles ont été transportées, au milieu de la pompe de la monarchie restaurée, à la basilique de Saint-Denis, dernière demeure des rois et reines de France depuis douze siècles.

Marie-Antoinette a été identifiée peu après le début des fouilles, et les ossements de Louis XVI ont été retrouvés le lendemain. On a cherché en vain la plus jeune sœur du roi, Madame Élisabeth, au cimetière des Errancis. Au printemps 1794, la guillotine avait empli la Madeleine, et les autorités avaient dû ouvrir ce nouveau cimetière.

D'autres victimes de la guillotine, que j'ai connues et aimées, attendront l'heure du Jugement à la Madeleine et aux Errancis. Royalistes, révolutionnaires, jetés nus dans leurs vastes fosses communes, y resteront entremêlés pour l'éternité. Dieu, en Sa grande bonté, oubliera l'absence de rites funéraires.

Ces nouvelles de Paris m'ont percée au cœur. Moi qui ne pleure plus jamais, je sens les larmes m'étrangler. Je ne dois pas leur céder, car je ne pourrais m'arrêter. Mais la grande Révolution n'est plus, et le temps est venu d'exhumer mes propres morts.

– MADemoiselle, vos joues sont encore tachées d'encre! Que dira monsieur le marquis quand il vous verra ainsi? Vous êtes incorrigible. Souvenez-vous, chaque fois que vous êtes méchante, vous enfoncez les clous de la croix de Notre Seigneur plus profondément dans Sa chair.

Une goutte d'encre coula de ma plume et éclaboussa le *H* vacillant qui m'avait donné tant de mal. Je me levai, les mains bien droites devant moi pour que sœur Marie-Joseph de la Passion me frappe de sa règle. Elle ignora mes doigts et me saisit par le bras pour me faire sortir de la classe.

– Allez donc vous laver le visage. La révérende mère veut vous voir. Le marquis vous attend.

Jamais sœur Marie-Joseph n'avait laissé passer une occasion d'utiliser sa règle sur mes doigts. Et pourquoi me parlait-elle du marquis? Il ne venait me voir que pendant les vacances, que je passais toujours au couvent. Nous étions à la fin d'octobre 1780, et je n'attendais pas sa visite avant la Noël.

Je me lavai le visage à l'eau froide de la fontaine de la cour et, le cœur battant, me rendis au cabinet de la révérende mère. Là, mon frère et tuteur, Géraud de Montserrat, marquis d'Espeils, m'attendait avec elle. Le marquis, de dix-sept ans mon aîné, était l'incarnation de la bonté, de l'élégance et de l'érudition. Des boucles, poudrées et attachées par un ruban de soie noire, encadraient ses traits réguliers et bien définis. Je fis une profonde révérence. Il me prit dans ses bras, m'embrassa sur les deux joues, puis recula de deux pas pour me regarder.

– Mon Dieu, Gabrielle, comme tu as grandi depuis l'été. Tu es une jeune fille maintenant.

La révérende mère hocha la tête.

– Oui, monsieur le marquis, mademoiselle de Montserrat est en avance sur son âge à bien des égards. Elle a fait de grands progrès en cinq ans. Elle sait maintenant jouer du clavecin et, bien sûr, lire, écrire et parler le français. Elle connaît les rudiments de la danse. Elle a également une jolie voix, la plus mélodieuse de notre chorale, et elle manquera à sœur Béatrice. Je peux la complimenter sans crainte, car elle n'a pas de vanité. Il est bien dommage qu'elle ne puisse rester avec nous quelques années de plus, car elle a encore beaucoup à apprendre. Mais vous en êtes le meilleur juge, et je comprends que madame la marquise ne puisse se passer d'elle plus longtemps.

J'allais donc quitter le couvent! J'en étais bien étonnée, car je n'avais que onze ans. Les autres pensionnaires restaient jusqu'à leur mariage, qui avait souvent lieu dans la chapelle.

Comme c'était la coutume en ce temps-là, j'avais été confiée dès ma naissance à une nourrice, Marie Labro, aux environs de la ville de Vic-en-Carladez, dans la province d'Auvergne. Mamé Labro avait cinq garçons, dont le plus jeune, Jacques, était mon frère de lait. Son mari était parti se louer comme boulanger en Espagne, mais n'avait bientôt plus donné de nouvelles. Je demeurai en nourrice jusqu'à l'âge de six ans et versai bien des larmes lorsque mon frère m'annonça que je lui serais retirée pour devenir pensionnaire chez les bénédictines de Vic.

À mon arrivée au couvent, j'avais les manières d'une paysanne, ce qui m'avait valu le mépris des autres filles, toutes issues de la noblesse et de la bourgeoisie locales. Je ne parlais alors que la langue d'oc, la *lenga romana*, et les dix mots de français que savait Mamé Labro. Bien que ce soit ma langue maternelle, la langue d'oc n'est plus enseignée dans les écoles depuis bien longtemps, et je n'ai jamais appris à la lire ni à l'écrire. Dans la bouche des hommes, elle peut être dure et gutturale, mais dans celle des femmes, dans celle de Mamé en particulier, ses notes étaient haut perchées et chantantes. Je les aimais bien mieux que les voyelles nasales du français.

J'appris rapidement à parler cette langue, mais les stigmates de mes manières rustiques ne m'avaient pas quittée. De plus, comme sœur Marie-Joseph de la Passion se plaisait à le répéter, je partageais avec

Judas, le traître qui avait vendu Notre Seigneur, au moins un trait démoniaque : des cheveux roux.

Je n'eus guère de regrets lorsque le marquis me fit monter en voiture. J'allais enfin découvrir le château de Fontfreyde, le lieu de ma naissance, et y revoir ma mère pour la première fois. Je ne me souvenais ni d'elle ni de mon père, mort alors que j'étais encore chez Mamé Labro.

Je posai bien des questions à mon frère, sans recueillir beaucoup de réponses, sinon l'assurance que notre mère serait ravie de faire ma connaissance. Nous quittâmes Vic pour monter en altitude. Et bientôt la vallée du Goul, où se trouvaient la plupart des terres du marquis, succéda à celle de la Cère. Nous passâmes les fourches patibulaires du col de Curebourse. Je détournai le regard de la sinistre structure, mais le marquis la pointa du doigt.

– J'ai droit de haute justice sur mes domaines, mais je ne l'exerce plus. Je laisse au Tribunal du bailliage à Vic le soin de punir les nombreux scélérats qui infestent mes terres.

Je me souvins du jour où Mamé Labro m'avait emmenée, avec ses fils, assister au châtement de deux voleurs qui avaient dérobé deux écus à un marchand à la foire aux bestiaux de la Saint-Georges. Je devais avoir cinq ans. L'échafaud avait été dressé sur la grand'place de Vic. L'un des voleurs, en chemise, avait gravi à reculons les degrés d'une échelle. La corde au cou, il avait été poussé dans le vide. Pendant de longues minutes, le visage violacé, il s'était débattu en d'épouvantables soubresauts. Son complice, attaché à un poteau et dévêtu jusqu'à la ceinture, attendait son propre châtement. Il avait seulement gémi sous le fouet, mais la marque au fer rouge sur l'épaule lui avait arraché des hurlements. Mamé m'avait désigné les cavaliers de la maréchaussée qui l'emmèneraient aux galères du roi, où il servirait trois ans comme forçat. Ce spectacle, assurait-elle, me montrait ce qui arrivait aux méchants en ce monde et me donnait un aperçu de ce qui les attendait dans l'autre. Elle avait insisté pour que je garde les yeux grands ouverts. Bien que Jacques m'ait tenu la main pour me reconforter, j'étais horrifiée. Le corps du pauvre pendu avait ensuite été accroché aux fourches patibulaires, d'où l'on pouvait le voir se décomposer à des lieues à la ronde, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien.

J'étais soulagée d'apprendre que le marquis avait choisi de ne pas exercer ses prérogatives. Un homme de sa bonté ne pouvait être mêlé de près ou de loin à la cruauté des affaires de justice.

De l'autre côté de Curebourse, sur les terres de mon frère, nous traversâmes la petite ville de Lavigerie et arrivâmes en vue du château de Fontfreyde. Mon frère m'expliqua que, autour de l'an mil, notre ancêtre Ramon de Montserrat, comte d'Espeils, l'un des plus puissants barons d'Auvergne, y avait fait bâtir une énorme forteresse. Celle-ci contrôlait alors toute la vallée depuis le versant sud du Plomb du Cantal.

– Ramon descendait par les femmes de Charlemagne, et son grand-père maternel était Sanche Garcés, roi de Navarre. Tu vois, Gabrielle, nous ne devons jamais permettre aux autres d'oublier qui nous sommes, ni l'oublier nous-mêmes.

Rien ne subsistait de la forteresse de Ramon d'Espeils, remplacée deux siècles plus tôt par le château actuel, dans le style traditionnel du haut pays, avec des murs de lave noire cimentés de mortier blanc. Les toits pointus, conçus pour les neiges de l'hiver, étaient couverts de pierres de lauze, semblables aux écailles d'un poisson géant. Les deux volées monumentales d'un escalier extérieur, ornées d'urnes et de bustes, relevaient la façade du bâtiment.

Le château était situé au bas de la vallée, au milieu de vertes prairies. Des bois de chênes et de hêtres, couleur d'or et de feu au moment de mon arrivée, habillaient les montagnes avoisinantes. Tel était le lieu de ma naissance, demeure de mes aïeux. Mon vrai nom, que personne ne prononce plus aujourd'hui, est Marie Gabrielle Aigline de Montserrat d'Espeils, mais on m'appelait alors Gabrielle de Montserrat, tout simplement.

L'appréhension de rencontrer ma mère chassa toute autre pensée de mon esprit. Mon frère m'amena dans le grand salon, où elle était assise dans un fauteuil brodé de tapisserie au petit point. Des portraits

d'ancêtres, en cuirasse ou en habit de cour, étaient accrochés aux murs. Je fis une profonde révérence à madame d'Espeils, qui me donna sa main à baiser. Je fus surprise de constater que je ne lui ressemblais en rien. Elle était petite et délicate, avec des cheveux noirs mêlés de quelques fils d'argent. Elle avait le nez fin, la mâchoire forte, les yeux sombres et perçants. Sa bouche formait une ligne droite, sans lèvres, qui ne devait pas souvent être déformée par un sourire. Elle me fixa du regard et se tourna vers mon frère.

– Qu'elle est maigre! Pensez-vous qu'elle va encore grandir? Et cette tignasse rousse!

J'en fus mortifiée. Le marquis ne semblait guère plus à l'aise.

– C'est encore une enfant, et les jeunes filles développent leurs attraits en grandissant.

Ma mère opina.

L'une des servantes me conduisit au deuxième étage dans une pièce longue et étroite, meublée d'une armoire et d'une grande table couverte de patrons et de morceaux d'étoffe déjà coupés. Dans un coin se trouvait un petit lit blanc. L'unique décoration était le portrait d'un gentilhomme revêtu d'une cuirasse, qui me rappelait fort le marquis, sauf pour le sourire égrillard. Il s'agissait, me dit la servante, du chevalier de Montserrat, frère cadet de feu mon père.

De ma vie, je n'avais dormi seule. Je me rappelais la chaleur du lit de Mamé Labro, que j'avais partagé toute ma petite enfance, et je commençais même à regretter la maussade camaraderie du dortoir du couvent. Dorénavant, il me faudrait passer la nuit dans cette chambre inconnue. Je contemplai par la fenêtre la vue sur les prairies et les bois derrière le château. Puis, assise sur le lit, je sortis mon livre – je n'en possédais qu'un – et relus pour la centième fois mes histoires préférées. Ce volume, les *Contes de ma mère l'Oye* de Perrault, était mon bien le plus précieux, un présent du marquis lorsque j'étais encore chez Mamé Labro. Je ne savais pas lire alors, pas plus que quiconque dans la maisonnée Labro. Pourtant, j'en avais lentement tourné les pages, fascinée par la magie des mots imprimés. Leur complexité m'avait tant intimidée que je ne pouvais imaginer un jour percer un tel mystère. Mon frère m'avait précisé que le livre était écrit en français, langue que je ne maîtrisais pas à l'époque.

Lors de ses visites dominicales chez Mamé, le marquis m'asseyait sur ses genoux et me traduisait les contes en langue d'oc pendant que ma joue caressait le velours bleu de son habit. Il partait toujours trop vite à mon goût et quittait les Labro au milieu de leurs révérences et des gloussements effrayés des poules dans la cour. Je revois la poussière que les sabots de son cheval soulevaient dans le chemin après son départ. Je retournais alors au livre magique pour inventer mes propres histoires en m'inspirant des images.

Dans ma nouvelle chambre à Fontfreyde, mes vieux amis, les princesses, les fées, les chats aux bottes de sept lieues, m'apportaient leur réconfort habituel. Mon frère interrompit ma lecture pour me faire visiter le château, un dédale de couloirs, d'escaliers qui ne menaient nulle part, de tours, de tourelles et de salons inhabités. Dans la cuisine, une vieille femme, Joséphine, assistée d'une souillon, épluchait des carottes. Les servantes nous firent une profonde révérence et Joséphine me salua en langue d'oc, ce qui me réchauffa le cœur autant que le feu qui brûlait au fond du vaste foyer. À l'intérieur de celui-ci, on pouvait s'asseoir sur des bancs de pierre situés de part et d'autre de l'âtre, un arrangement appelé *canto*. D'énormes jambons y étaient suspendus. Une chatte jaune, les yeux fermés, pattes tendues, allaitait un chaton presque aussi grand qu'elle, en ronronnant sur les coussins rouges de l'un des bancs. Les bouilloires en cuivre sur la table brillaient d'un orange éclatant à la lumière du feu.

Mon frère m'emmena ensuite aux écuries. Elles étaient vastes, bien plus que nécessaire pour accueillir les cinq chevaux qui s'y trouvaient. Son bel étalon bai nous accueillit par un hennissement. Quatre chevaux de trait se retournèrent dans leurs stalles pour nous regarder avec curiosité. L'un d'eux, Bijou, noir avec une étoile blanche, la crinière et la queue longues et ondulées, mesurait dix-sept mains au garrot, une bête énorme. Mon frère lui flatta l'encolure.

– Il a neuf ans et il grandit encore, bientôt il ne sera plus assorti à ses compagnons d'attelage.

Bijou saisit mon fichu, puis le bout de mes oreilles entre ses lèvres avec une infinie délicatesse. Il abaissa sa tête géante contre mon cou et respira bruyamment. C'était le geste le plus amical rencontré au cours de cette journée. Je m'appuyai contre sa robe soyeuse.

– Voudriez-vous m'apprendre à monter, monsieur ?

Mon frère rit, ce qui lui arrivait rarement.

– Bijou est trop grand pour un cheval de dame, mais c'est un hongre et il a bon caractère. Si tu es sage, je pourrai y réfléchir.

Mon premier souper avec ma mère et mon frère eut lieu dans la grande salle à manger à lambris de chêne. Nous nous assîmes au bout d'une longue table éclairée par deux bougies, qui aurait pu accueillir trente personnes. Mon frère récita le bénédicité avant qu'un repas de bœuf aux châtaignes ne soit servi. Il parlait peu, écoutant ma mère lui conter par le menu les dépravations des serviteurs et des paysans. Elle ne m'adressa pas la parole.

Après souper, nous nous retirâmes dans le grand salon, où mon frère s'installa avec un traité de chasse relié de cuir usé et ma mère, avec un volume de *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*. Je pensai qu'il était prudent de ne pas aller chercher mon propre livre et me contentai de contempler le tapis. La marquise leva les yeux de sa lecture.

– Sais-tu coudre ?

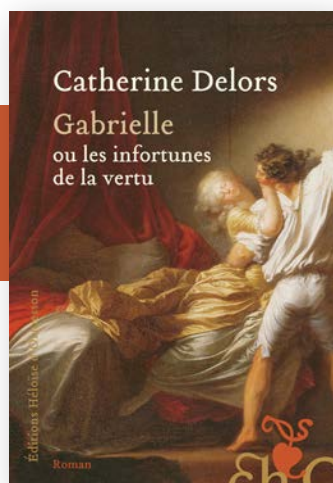
– Oui, madame, on me l'a appris au couvent.

– Tu pourras donc te rendre utile après tout. Les servantes ne sont bonnes à rien et ne finissent jamais leur ouvrage à temps. Je me demande pourquoi nous nous donnons la peine de les garder. J'ai une nouvelle chemise qui a été coupée depuis plus d'une semaine. Et n'essaie pas de me tromper. Je veux des points fins et réguliers.

Elle sonna pour qu'on lui apporte son panier à ouvrage. Et dès lors, je ne manquai jamais plus d'occupation à Fontfreyde.

À neuf heures, tous les serviteurs entrèrent dans la pièce et s'agenouillèrent autour de mon frère et de ma mère. Celle-ci me fit signe de venir à côté d'elle. Le marquis dirigeait les prières. Je commis l'erreur de m'asseoir sur mes talons, ma mère me gifla sans un mot. Je corrigeai ma position.

Je ne dormis pas beaucoup lors de cette première nuit. Le parquet grinçait comme si quelqu'un marchait dans ma chambre. C'était peut-être le *drac*, le vilain petit monstre qui hante toutes les maisons d'Auvergne, grandes ou modestes, et se plaît à jouer de méchants tours à leurs habitants. Le vent d'automne fouettait le château et l'emplissait de bruits étranges. Je croyais entendre dehors le vacarme de la *chaço volante*, la chasse volante, avec ses chiens hurlants, ses cavaliers fantômes et ses chevaux lancés au grand galop en plein ciel.



Passionnée d'histoire, Catherine Delors est une avocate franco-américaine. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*, paru aux États-Unis sous le titre *Mistress of the Revolution*, a rencontré un grand succès. Elle vit entre Los Angeles et Paris.

Catherine Delors, *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*
Roman

592 pages | ISBN 978-2-35087-797-6 | 22,50 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2022 | www.heloisedormesson.com